

Zeitschrift: SVPW-Jahrbuch = Annuaire ASSP
Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Politische Wissenschaft
Band: 29 (1989)

Artikel: L'expert et le désenchantement du monde
Autor: Mironesco, Christine
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-172717>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 03.04.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Christine Mironesco

L'expert et le désenchantement du monde

On attribue souvent à Max Weber la responsabilité de rendre incompatibles la rationalité moderne et les valeurs. La réalité quotidienne montre bien, en effet, leur difficile harmonisation. Pourtant, l'argument de cet article porte sur la richesse de l'approche weberienne. En reconnaissant à l'auteur allemand une réflexion beaucoup plus subtile qu'une simple opposition de principe entre rationalité et valeurs, on peut puiser chez lui des éléments pour un nouveau débat sur les experts, la politique et la transparence. Des exemples d'actualité viennent illustrer le propos.

Von Max Weber wird oft gesagt, er hätte moderne Rationalität und (soziale) Werte als unvereinbar erklärt. Die tägliche Realität scheint zu bestätigen, dass ihr Ausgleich schwierig ist. Tatsächlich zeigt aber der Reichtum der Weberschen Ideen eine sehr subtile Behandlung des Verhältnisses von Rationalität und Werten. Sie vermag der Diskussion des Verhältnisses von Experten, Politik und der Transparenz der Politikberatung durchaus neue Impulse zu vermitteln – eine These, die der folgende Beitrag an aktuellen Beispielen überprüfen möchte.

L'expert et le désenchantement du monde

La question du rapport entre expert et politique me semble souvent obscurcie par une interprétation erronée mais tenace de la théorie wébérienne. Cette interprétation charge l'auteur allemand de deux péchés: il aurait été le défenseur inconditionnel d'une rationalisation de type bureaucratique; il aurait prononcé le divorce irrémédiable entre la science et les valeurs. La vulgate wébérienne tend ainsi à faire croire que si la politique moderne accorde une large place au pouvoir spécialisé et à l'expert, elle le fait au détriment des valeurs.

Il est vrai que la formule *Le désenchantement du monde* (*Die Entzauberung der Welt*) véhicule quelque peu l'image du paradis perdu. Il est indéniable que Max Weber en assume la paternité. Mais le processus, long et subtil, qui se trouve rendu dans cette expression concise peut se comprendre aussi d'une manière plus positive. Dés-enchanter, c'est aussi dés-ensorceler, dés-ensorceler. C'est donc réduire les risques de se trouver victime d'une domination irrésistible. De ce point de vue, le désenchantement est émancipateur.

Cette problématique existe dans la pensée wébérienne et un retour aux sources s'avère riche d'enseignement. La position de Weber est en effet beaucoup plus fine que la version communément répandue de «rationalité versus valeurs» ne le laisse supposer. Si la démarche me semble utile, c'est moins pour rendre justice à l'auteur allemand, que pour mettre en évidence un blocage de notre propre culture que ce malentendu systématique révèle. La réalité quotidienne montre bien la difficile harmonisation entre rationalité, progrès scientifique et technique, et valeurs. C'est donc une problématique actuelle qui motive cette incursion dans notre passé théorique, et plus particulièrement dans les zones d'ombre – ou prétendument telles – de l'auteur classique qui passe à raison pour une référence en la matière, mais dont les intuitions ont été inégalement exploitées.

I. Le malentendu relatif à la rationalisation

Le cliché du défenseur de la rationalité de type bureaucratique est principalement lié à la théorie wébérienne de la domination. En résumant fortement, le cliché se forme en trois temps. 1. Weber a défini la domination rationnelle-légale par un certain nombre d'attributs: règlements abstraits et impersonnels, importance du droit, hiérarchie administrative en fonction de compétences objectives, souci de l'efficacité. 2. Il a associé ce type de domination à la modernité. 3. Il s'est donc fait l'apôtre d'une société bureaucratique en la cautionnant de son autorité scientifique. C'est au troisième temps que le malentendu commence.

1. La rationalisation-efficacité

Le processus de rationalisation analysé par Weber serait prioritairement d'ordre instrumental et accompagné d'une lente mais certaine érosion des valeurs. Un exemple – parmi tant d'autres – illustre cette interprétation:

«Max Weber a souligné à plusieurs reprises que le capitalisme et la société industrielle se caractérisent par un désenchantement du monde, à travers lequel les sentiments et valeurs suprêmes sont remplacés par le froid calcul rationnel des pertes et profits. Le retour à la religion et le mysticisme sont des formes de révolte contre cette «Entzauberung», et des tentatives désespérées de rétablir dans l'univers culturel cet enchantement chassé par les machines et les livres de compte.»¹

Cette lecture étroite mais fréquente ne se justifie que si l'on dissocie le thème de la domination rationnelle-légale de la méthode générale de Weber.² Sa démarche interprétative et l'importance primordiale accordée à la recherche du *sens* de l'action sont connues. Mais on tire rarement parti du fait que la méthode éclaire aussi le contenu. La théorie de la domination s'articule explicitement autour de la notion de légitimité. C'est bien cette dernière qui permet de distinguer les types de domination et ceci n'a rien d'arbitraire. En privilégiant la recherche du sens de l'action pour les acteurs sociaux et politiques, Weber se devait aussi d'analyser les rapports de pouvoir en termes autres que strictement matériels ou économiques. D'ailleurs ne dit-il pas, en guise d'introduction générale aux fondements de la légitimité, qu'il est essentiel de saisir les motifs pour lesquels les individus acceptent d'obéir? Ces motifs sont de deux sortes au moins: certains sont strictement matériels et rationnels en finalité (*zweckrational*), d'autres sont d'ordre plus idéal ou affectif et rationnels en valeur (*wertrational*). Et les seconds, plus que les premiers, assurent la stabilité d'un système de domination.³

Les valeurs ne peuvent donc pas être purement et simplement évacuées d'une société rationnelle-légale, pas plus que de n'importe quelle société. Si l'on accorde quelque crédit à la cohérence de pensée de l'auteur allemand, il ne faut pas lui attribuer la vision d'un monde robotisé. Et dans la mesure où la recherche du sens de l'action est censée être la qualité majeure des sciences humaines, celles-ci se trouveraient aussi condamnées à mort à plus ou moins brève échéance.

Les phénomènes de rationalisation analysés par Weber ne sont pas seulement – et même pas prioritairement – d'ordre instrumental. Le théoricien de l'Éthique protestante (et de diverses autres religions) émet aussi des considérations pertinentes pour la modernité. L'«esprit» du capitalisme dit bien qu'un système de valeurs sous-tend l'organisation économique de l'Occident. De la même manière, l'auteur parle d'un «esprit» de la bureaucratie rationnelle (souci de forma-

1 Michael Löwy, «Idéologie révolutionnaire et messianisme mystique chez le jeune Lukacs (1910–1919)», *Archives des Sciences Sociales des Religions*, 1978, 45/1, janvier–mars, 51–63, 53.

2 Voir, pour une analyse récente de cette méthode, Dirk Käsler, *Max Weber. An introduction of his life and work*, Abingdon, Polity Press, 1988, ch. 6.

3 Max Weber, *Economie et société*, t. 1., Paris, Plon, 1971, 219.

lisme, importance du savoir spécialisé . . .)⁴, soulignant encore une fois l'importance que prend pour lui la recherche du sens de l'action pour les acteurs. Les processus qu'il analyse sous cet angle se réfèrent à un postulat implicite selon lequel les acteurs cherchent à établir ou rétablir une certaine cohérence entre leurs valeurs et leur vie réelle ou matérielle.

2. La rationalisation-justification

Le processus issu de cette nécessité constante d'interpréter le monde s'appelle aussi rationalisation. L'ambiguïté du concept apparaît bien ici et Weber lui-même en est parfaitement conscient puisqu'il écrit:

«Ce mot peut désigner des choses extrêmement diverses (. . .) Il y a, par exemple des rationalisations de la contemplation mystique – c'est-à-dire d'une attitude qui, considérée à partir d'autres domaines de la vie, est tenue pour spécifiquement irrationnelle – de la même façon qu'il y a des rationalisations de la vie économique, de la technique, de la recherche scientifique, de l'éducation, de la formation militaire, du droit, de l'administration. En outre, chacun de ces domaines peut être rationalisé en fonction de fins, de buts extrêmement divers, et ce qui est rationnel d'un de ces points de vue peut devenir irrationnel sous un autre angle.⁵

Il est difficile, au terme d'une telle déclaration, de refuser à Weber une sensibilité certaine à la relativité de la rationalité. Les quelques pages consacrées à l'analyse de la bureaucratie moderne n'exposent qu'une seule forme de rationalité et leur poids est bien mince par rapport à l'ensemble de l'oeuvre. L'ambition de celle-ci est, encore une fois, de fournir les bases d'une science humaine interprétative. L'intérêt de l'auteur pour les grandes religions du monde n'est pas – contrairement à une extrapolation abusive et courante – issu d'une quelconque nostalgie pour un univers enchanté. De son propre aveu, ses études visent à cerner les relations entre les religions majeures, d'une part, et leurs économies et stratifications sociales, de l'autre; à comprendre l'émergence et les effets des mentalités socio-économiques.⁶

Un processus d'adaptation des moyens aux fins se trouve décrit dans l'analyse de la bureaucratie moderne. Un processus d'adaptation du sens aux réalités se trouve décrit dans l'analyse des systèmes de valeurs. Par souci de commodité de langage, j'appellerai le premier *rationalisation-efficacité* et le second *rationalisation-justification*. Les deux thèmes sont présents dans la réflexion wébérienne. Il convient ici d'élucider plus explicitement les rapports qu'ils entretiennent entre eux.

Le premier des deux processus est, selon Weber, le résultat d'un développement historique. La domination rationnelle-légale n'est pas seulement un type de domination, mais LE type plus particulièrement adapté à nos sociétés, par opposition aux sociétés traditionnelles. Le souci d'efficacité, l'importance du savoir spécialisé n'ont pas toujours existé avec la vigueur d'aujourd'hui. Ils ont

4 *Ibid.*, 231.

5 Max Weber, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*, Paris, Plon, 1964, 23.

6 *Ibid.*, 24.

émergé petit à petit, répondant et contribuant au développement de la technique et de l'économie modernes. En ce sens, la rationalisation-efficacité est relative (puisque historique) mais irréversible.

La rationalisation-justification, en revanche, est universelle mais réversible. C'est en effet une constante du comportement humain que d'attribuer un sens aux réalités objectives. Mais sous l'impact de forces diverses, le sens, lui, peut changer, comme en témoigne d'ailleurs le passage d'une légitimité de type traditionnel à une légitimité de type rationnel-légal. Ce second processus est bien plus important que le premier dans l'ensemble de l'oeuvre weberienne (autant par le nombre de pages que par son caractère universel qui en fait un principe explicatif fondamental). Pourquoi dès lors tend-on à ne retenir de l'auteur allemand que l'analyse de la rationalisation-efficacité?⁷

3. Les rationalisations aujourd'hui. Domination et résistance

Une forme d'ethnocentrisme n'est sans doute pas étrangère à cette distorsion systématique. Les mécanismes de justification sont rarement conscients et leur observation, qui nécessite une certaine distance critique, est généralement plus aisée pour des tiers, ou pour des sociétés différentes de la nôtre. Ces mécanismes pourtant méritent une attention soutenue, notamment parce qu'ils sont réversibles et peuvent de ce fait devenir les enjeux de débats politiques. Weber fournit lui-même les bases d'une réflexion en la matière, si l'on veut bien reconstituer les liaisons entre différents points de son approche, trop souvent discutés séparément.

Quel rapport peut-on établir entre la rationalisation-efficacité d'une part, et de l'autre la rationalisation-justification, particulière à la société moderne? Qu'y a-t-il de neuf à propos du second processus? N'avait-il pas été jugé éternel un peu plus haut?

La formule qui permet d'ébaucher une réponse ici est précisément le désenchantement du monde. Elle apparaît en divers passages de l'oeuvre weberienne, et notamment dans les commentaires célèbres relatifs au développement de la science moderne. Celle-ci n'est qu'un aspect d'un processus plus large, de rationalisation justement (l'auteur dit parfois: intellectualisation). S'agit-il d'une augmentation pure et simple des connaissances? Pas du tout. Fidèle à ses principes méthodologiques, Weber s'interroge sur le sens de la science et dit en substance: la rationalisation aujourd'hui signifie que l'on croit possible de savoir

⁷ Un cas récent et exemplaire à cet égard est: R. Wallach Bologh, «Marx, Weber, and Masculine Theorizing: A Feminist Analysis», *The Marx-Weber Debate*, N. Wiley, ed., London, Sage, 1987, 145-169. La critique féministe adressée à Weber par cet auteur consiste à l'accuser d'un défaut typiquement masculin: ne voir que la rationalité instrumentale. Il est piquant de constater que dans ce contexte, on pourrait se livrer à une surenchère et adresser à cette critique une critique encore plus féministe: de la théorie weberienne, elle n'a retenu que la partie masculine, et a omis l'essentiel, c'est-à-dire la recherche du sens subjectif de l'action, du rapport entre le subjectif et l'objectif, démarche considérée comme généralement plus féminine.

beaucoup de choses et de les maîtriser techniquement; la croyance suffit à orienter la conduite (il n'est pas nécessaire d'être physicien ou ingénieur pour accepter de monter à bord d'un avion); cette attitude fait désormais l'économie du recours à la magie ou aux forces surnaturelles pour maîtriser la nature ou la société; c'est en cela que le monde est désenchanté.⁸

La rationalisation-justification est, on l'a vu plus haut, réversible. Le sens (signification) de l'action peut changer. Un temps, on croit à la magie; ensuite, on n'y croit plus. Je défendrai quant à moi la thèse selon laquelle la rationalisation-justification actuelle est encore plus réversible que par le passé; ou si l'on préfère: elle inscrit dans son principe même un supplément de réversibilité. Le changement progressif d'attitude à l'égard des connaissances implique, à terme, une meilleure compréhension du sujet connaissant. Une fois admise la relativité de son contenu, l'activité intellectuelle est bien obligée, en quelque sorte, à se tourner vers elle-même et s'auto-analyser. Le développement de la psychanalyse, ou celui de l'histoire des sciences – pour ne prendre que ces exemples – contribuent à mieux démonter et remonter (et donc rendre réversibles) les opérations mentales qui entrent en jeu dans les rationalisations humaines, connaissance dont n'avait que faire celui qui croyait à la magie ou au dogme révélé.

Quel rapport avec la politique d'aujourd'hui? Le changement d'attitude à l'égard des connaissances s'est traduit aussi par une association de plus en plus fréquente d'experts aux décisions. Leur fonction est double: source de savoir spécialisé ET source de légitimité. Il est utile d'insister ici sur cette double fonction car le malentendu relatif à la rationalisation rend parfois obscur le rôle réel des experts.

Ainsi une crainte fréquemment formulée porte sur le caractère centralisateur de la technocratie.⁹ Cette crainte trouve sa raison d'être dans le processus de la rationalisation-efficacité. Il est vrai que le développement de la science et de la technique a pu, dans un premier temps, contribuer à multiplier les domaines auxquels s'appliquent des décisions politiques, domaines qui auparavant relevaient du secteur privé.

Un exemple éloquent, à cet égard, fut celui de la révision de la loi atomique en Suisse au cours des années septante.¹⁰ Au nombre des innovations prévues figurait une clause du besoin: les autorisations en matière d'installations nucléaires seraient désormais subordonnées à la preuve que la production prévue correspond bien à un besoin effectif dans le pays. Les premières réactions à cette innovation furent significatives: l'idée de confier à des experts, nommés, l'estimation du volume d'une production fut qualifiée, par certains, de dirigisme.

8 Max Weber, «Science as a Vocation», *From Max Weber: Essays in Sociology*, H. H. Gerth & C. W. Mills, eds., New York, Oxford University Press, 1958, 129–159, 139.

9 Voir, par exemple, Jacques Ellul, *Le système technicien*, Paris, Calmann-lévy, 1977; ou, Jean Meynaud, *Technocratie et politique*, Lausanne, Etudes de science politique, 1960.

10 Pour le détail du processus législatif, voir: Christine Mironesco et al., *Débat sur l'énergie en Suisse. Les processus législatifs fédéraux de 1973 à 1983*, Lausanne, Presses polytechniques romandes, 1986.

L'idée fut aussi soutenue, par d'autres, au nom du bien collectif. Mais l'intérêt de l'exemple ne s'arrête pas là.

Taxer d'interventionisme l'entrée d'experts dans un champ jusque là réservé au secteur privé relève d'une simplification abusive. D'abord parce que la qualité d'expert repose sur un savoir spécialisé, qui peut être ou ne pas être accompagné d'une volonté politique d'interventionisme. Associer à une décision des économistes formés à l'école libérale ou néolibérale, est-ce vraiment faire preuve de dirigisme? Ceux-ci ne seront-ils pas tentés, un temps du moins, de se montrer compréhensifs à l'égard du secteur privé? Conformément au processus de rationalisation-justification, ils auront alors légitimé de leur autorité scientifique un certain type d'intérêt.¹¹

Dans le cas de la révision de la loi atomique, un autre fait encore doit être souligné. La commission chargée de se prononcer sur le besoin futur en énergie de la Suisse fit appel à deux études. L'une envisageait une évolution quasi unilinéaire, où l'avenir devait nécessairement ressembler au passé. L'autre proposait plusieurs scénarios, au sein desquels bien sûr diverses évolutions de la consommation en énergie étaient possibles. Pas de solution unique, monolithique et sûre, donc. Pas de centralisation facile non plus.

Les divergences entre experts prennent, de mon point de vue, un grand intérêt. Non seulement elles permettent de prendre des distances vis-à-vis de la thèse de la domination irrésistible (quasi magique) exercée par la science et la technique dans le monde moderne. Mais en plus, ces divergences attirent l'attention sur les opérations mentales qui entrent en jeu dans la recherche des solutions. Une meilleure connaissance de ces opérations mentales contribue à contester les mauvaises solutions et à améliorer les autres. Et démontrer les mécanismes de la réflexion fait apparaître le caractère réversible (ou potentiellement tel) de la rationalisation-justification.¹²

Le développement de la science et de la technique c'est aussi cela. Associer davantage d'experts aux décisions politiques ne signifie pas forcément produire davantage de solutions monolithiques et contraignantes. C'est également augmenter les probabilités de contestation sur la manière dont ces solutions ont été obtenues. Dans ce contexte, le désenchantement du monde est émancipateur.

II. Le malentendu relatif à la séparation entre la science et les valeurs

Weber a déclaré, dans son désormais célèbre *Wissenschaft als Beruf*, que les valeurs étaient indémonstrables scientifiquement et qu'une activité scientifique

11 Voir, à ce propos, pour les Etats-Unis, l'analyse célèbre de John K. Galbraith, *La science économique et l'intérêt général*, Paris, Gallimard, 1974, ch. 3 & 4 notamment.

12 Une telle analyse des opérations mentales prédominantes, par exemple, dans la formation de certains économistes est celle de John K. Galbraith, *Op. Cit.*; ou: Gunnar Myrdal, *Economic Theory and Under-developed Regions*, London, Duckworth, 1958.

digne de ce nom se devait d'être libre de jugements de valeurs. Prise à la lettre et hors de son contexte, cette affirmation a aussi contribué à faire de l'auteur allemand un défenseur d'une société moderne froide et technicisée.

Deux interprétations, presque également simplistes, dominent le débat sur ce thème. Soit: les valeurs sont des séquelles du passé, destinées à disparaître à plus ou moins brève échéance sous l'impact des progrès de la science.¹³ Soit: la gestion des valeurs relève d'une logique radicalement différente, très éloignée de l'expertise scientifique et de la modernité, ce qui contribue à les discréditer. Dans l'un et l'autre cas, il s'agit d'extrapolations abusives de la théorie weberienne. On ne peut, je le répète, imputer à l'auteur allemand la thèse de la disparition des valeurs sans porter gravement atteinte à ses principes méthodologiques (la recherche du sens de l'action dans les groupes humains). Par contre, le thème de la gestion des valeurs, la question des rapports qu'elles entretiennent avec l'expertise scientifique demande d'explicitier davantage certaines intuitions de Weber.

1. La séparation entre science et valeurs comme nouvelle éthique

La séparation entre les valeurs et l'activité scientifique a été formulée, clairement, au cours d'une conférence prononcée en 1918 à l'université de Munich, publiée un an plus tard et connue désormais sous le titre *Wissenschaft als Beruf*. Certains détails de la biographie de Weber montrent en fait que ses préoccupations en la matière sont déjà vieilles de plus d'une décennie. C'est au sein d'une association d'intellectuels que le débat est né: une aile (qualifiée de progressiste) réclamait que théorie et méthode fassent l'objet d'une discussion ouverte et d'une auto-réflexion de la part de ceux qui les élaboraient; une autre aile (qualifiée de conservatrice) ne voyait aucun intérêt à ce type de discussion et revendiquait pour elle-même la mission d'influencer directement la politique. Weber appartenait à la première, et prit, en 1909, publiquement à partie un collègue qui, à propos de la notion de «prospérité nationale», opérait un regrettable «mélange de science et de jugement de valeur».¹⁴

La polémique n'a rien perdu de son actualité. Weber ne condamne pas l'acte (éminemment humain) de valoriser mais bien l'acte (éminemment trompeur) de faire passer pour absolu quelque chose de relatif. Cette tentation, au demeurant fort ancienne, n'est en définitive qu'une sorte de rationalisation-justification. La nouveauté, à son propos, vient encore une fois du désenchantement du monde et des possibilités multipliées de rendre réversible cette rationalisation. Pour la

13 Cette interprétation, fréquente au cours des années cinquante, tend à s'affaiblir aujourd'hui; elle fut impulsée par les théoriciens de la fin des idéologies, auxquels on peut reprocher d'avoir établi une équivalence trop étroite entre valeurs, d'une part, et grandes idéologies du 19^{ème} siècle – surtout de gauche –, de l'autre; voir, pour une réactualisation récente de ce thème: Daniel Bell, «The End of Ideology Revisited», *Government and Opposition*, Vol. 23, No 2, Spring 1988, 131–151.

14 Dirk Käsler, *Op. Cit.*, 188–189.

conférence de 1919, Weber re-formule le problème dans le contexte plus spécifique des relations entre professeurs et étudiants. S'attardant sur les sciences humaines qui l'intéressent directement, il affirme que la politique n'est pas à sa place dans une salle de cours. Un bon enseignant n'a pas à imposer ses valeurs à ceux qui l'écoutent; son rôle est de mettre son expérience au service de l'observation et de l'analyse de faits. Un bon étudiant ne doit pas chercher avant tout un leader ou un guide spirituel; son rôle est d'apprendre à reconnaître des faits, même si ceux-ci dérangent ses convictions.¹⁵ En posant ces principes, Weber ébauche une éthique sur deux plans au moins. Le premier a trait aux rapports entre enseignants et enseignés et – si l'on veut bien admettre une extrapolation à but heuristique – aux rapports entre experts et non-experts. Parmi les mobiles susceptibles de brouiller les cartes démocratiques, dans une société sécularisée, il faut accorder une attention particulière aux volontés d'imposer des valeurs (tentation d'enseignants ou d'experts à outrepasser leurs droits en cherchant à démontrer la supériorité d'une valeur sur une autre); il faut aussi s'inquiéter des manques de résistance éventuels à l'imposition des valeurs (tentation d'étudiants ou de non-experts à désirer des leaders ou des pères spirituels, en faisant l'économie d'une prise de position autonome).

Cette ébauche d'éthique a le mérite de déplacer quelque peu le débat sur les formes de domination contemporaines. Ce n'est pas tant la bureaucratie qui nous menace. Weber n'a pas une vision orwellienne de notre avenir. L'opprimé ne risque plus tant de mourir que de mourir idiot. La sécularisation de la société a eu, bien sûr, des aspects libérateurs, en réduisant l'emprise du dogme révélé, de l'absolutisme. Mais elle n'a pas anéanti l'attachement humains à *des* valeurs, ni l'inégalité des individus par rapport aux valeurs dominantes. De ce point de vue, le développement de la science et de la technique peut être diversement apprécié. Il présente un danger s'il remplace le dogme. Il peut devenir une source de résistance aux valeurs dominantes s'il est judicieusement utilisé. Sur le plan des relations entre enseignants et enseignés, entre experts et non-experts, la condamnation du culte de la personnalité constitue en quelque sorte le début d'une nouvelle morale.

La séparation entre science et valeurs est chère à Weber sur un autre plan encore. Sans elle, le progrès de la science en général, et des sciences humaines en particulier, est tout simplement impensable. Ce qui est en jeu ici est l'hétérogénéité fondamentale des deux logiques et la nécessité d'une conscience claire de ce fait. Prendre un parti politique est une chose, analyser une structure politique en est une autre. Adhérer à certaines normes n'est pas approfondir le droit, ni mettre en oeuvre diverses techniques juridiques. Valoriser la démocratie ne remplace pas la comparaison systématique des sociétés réelles.¹⁶

En insistant sur la nature essentiellement différente des deux types d'activité, Weber n'indique nulle part que l'une est supérieure à l'autre. Il plaide au contraire pour la modestie de chacune et entend susciter, chez ses auditeurs, une

15 Max Weber, «Science as a Vocation», *Op. Cit.*, 145–149.

16 *Ibid.*, 145.

meilleure conscience des limites tant de la science que des idéaux. La première ne doit pas être pervertie par les sentiments ou les préférences politiques; elle ne doit pas non plus prétendre donner un sens à la vie humaine ni supprimer, pour l'homme, la nécessité de faire des choix. C'est à ces conditions seulement que l'activité scientifique vaut la peine d'être menée. Weber sait parfaitement que la tâche est difficile: il n'est pas aisé de se rendre compte de l'influence de ses propres préférences sur le raisonnement. Mais, par souci d'intégrité intellectuelle, il s'agit d'un but à poursuivre, aussi estimable que l'aspiration à la justice ou à la démocratie. En d'autres termes, la séparation entre science et valeurs EST une valeur.

2. Les rapports possibles entre science et valeurs

Ce vibrant plaidoyer est celui d'une éthique moderne. En ce sens, il revêt un caractère éminemment positif, et Weber n'est pas le poseur de barrières arbitraires qu'une interprétation étroite tend trop souvent à faire de lui. (Ainsi par exemple: le développement de la physique fait peser la menace nucléaire sur le monde parce que – c'est la faute à Weber – la science refuse de se laisser dicter sa loi par la morale). S'il convient de rester (ou de redevenir) conscient de la différence de nature entre un raisonnement et une adhésion à des normes, c'est peut-être aussi parce qu'il existe alors, entre les deux, un rapport plus fructueux. Le plaidoyer pour un tel rapport existe également, mais en filigrane, dans la démarche wébérienne.

On peut, d'une part, chercher parfois à s'approcher d'un idéal en utilisant certaines connaissances. Si, par exemple, on se passionne pour la démocratie, une analyse comparée rigoureuse d'organisations réelles (structure, fonctionnement, résultats, conditions) n'est pas inutile; rien n'interdit ensuite de tirer parti de cet enseignement lors d'éventuelles prises de position politiques ultérieures.¹⁷

De la même manière, la technique juridique peut être mise au service de normes diverses, innovatrices ou conservatrices. Je reviens encore une fois à l'exemple de la révision de la loi atomique, en Suisse, mentionné plus haut. La formulation de la nouvelle loi ne fut pas simple, la commission d'experts étant confrontée au problème de mettre en forme des intérêts divergents. Les exigences de sécurité et de preuve du besoin ne pouvaient que ralentir le développement nucléaire, ce que les partisans de ce dernier se plaisaient à souligner tout en évoquant l'atteinte au libéralisme économique. Dans le projet soumis en 1981, les juristes précisent toutefois un principe au nom duquel une telle entorse à une valeur fondamentale se justifie: la Constitution fédérale garantit, en effet, la liberté personnelle; celle-ci comprend le droit à la vie pour chacun et même pour les générations futures. Liberté personnelle contre liberté du commerce et de l'industrie? Le mérite des experts fut ici de mettre en évidence, au terme d'un travail technique, la réalité d'un débat de valeurs.

¹⁷ *Ibid.*, 145–146.

Mais la science n'est pas seulement susceptible de servir (au sens noble du terme) des préférences éthiques; elle peut également, à terme, modifier ces dernières. La question ne relève pas de la manipulation ou de l'endoctrinement, pratiques que Weber condamne en posant ses normes d'intégrité intellectuelle comme on l'a vu plus haut. Il s'agit plutôt de reconnaître les processus lents et profonds au cours desquels les convictions des acteurs se modifient sous l'impact des formations qu'ils reçoivent. Cet argument n'est pas développé explicitement dans *Wissenschaft als Beruf*. Mais à force d'y lire que la démarche scientifique consiste à acquérir une méthode de pensée, que cette méthode cherche à établir des relations logiques, entre des faits, entre des valeurs, entre des faits et des valeurs, on est en droit d'imaginer que la méthode finit par influencer le contenu de la pensée.¹⁸

Ainsi – l'exemple est relativement connu –, le développement de la psychiatrie a modifié le jugement porté sur la folie: à traiter plutôt qu'à condamner. Dans le même ordre d'idées, des recherches sur l'agression et la violence ont contribué à interpréter le comportement agressif comme étant issu de milieux socio-économiques spécifiques, et non de vagues pulsions démoniaques; en bonne logique, ces chercheurs ont alors conclu qu'il valait mieux réformer que punir.¹⁹ L'anthropologie également, en faisant apparaître la cohérence de la structure interne de diverses sociétés, a pu remettre en cause l'idée de la supériorité d'une culture sur une autre, ou redonner vigueur au vieux débat de l'inné et de l'acquis. Une enquête enfin, réalisée par l'Institut Carnegie à la fin des années soixante, en milieu universitaire, a placé ses sujets sur une échelle progressisme-conservatisme: sociologues et anthropologues se situaient parmi les plus progressistes, ingénieurs et businessmen parmi les plus conservateurs.²⁰ Ces exemples ne sont pas limitatifs.

La séparation entre la science et les valeurs? Il ne s'agit pas d'une cloison étanche. Le message de Weber porte aussi sur le lien à établir entre les deux. La première étape consiste, paradoxalement, à prendre conscience de la différence, de manière à ne sombrer ni dans la naïveté technocratique ni dans l'obscurantisme. La seconde étape est plus exigeante: elle demande à l'individu (enseignant ou enseigné, expert ou non-expert) de se livrer à une auto-réflexion, telle qu'il se rende mieux compte de la signification ultime de sa propre conduite, du rapport qu'il crée entre ses connaissances et son éthique; Weber attend de cette auto-clarification un meilleur sens des responsabilités.²¹

Bien sûr, c'est un grand hommage à l'esprit humain que de le croire capable d'une telle prise de conscience. L'opération n'a rien de facile. Pourtant, je ne crois pas que l'idée soit dérisoire ni qu'elle soit destinée à rester un vœu pieux.

18 *Ibid.*, 146 & 150.

19 Pour un aperçu des théories anglo-saxonnes d'après-guerre sur ce thème, voir Christine Mironesco, *La logique du conflit*, Lausanne, Favre, 1982, ch. 4.

20 Carol Weiss, *Using Social Research in Public Policy Making*, Lexington, Lexington Books, 1977, 8.

21 Max Weber, «Science as a Vocation», *Op. Cit.*, 152.

La revendication de transparence se fait de plus en plus insistante dans nos sociétés. De quoi parle-t-on au juste? Il ne s'agit ni de démocratie ni de justice, notions par ailleurs tout aussi idéales mais qui visent d'autres réalisations concrètes. L'exigence de transparence cherche à démêler les voies qui mènent à une décision, à séparer les valeurs des connaissances et à évaluer leur poids respectifs. De ce point de vue, c'est bien un facteur de résistance au dogme, scientifique ou moral, si enchanteur soit-il.

Conclusion

Pourquoi relire Weber de cette manière? Pour accroître sa gloire posthume? A ce titre, l'exercice n'aurait que peu d'intérêt. Il est généralement admis que cet auteur constitue une référence en matière de questions socio-politiques modernes. Mais ce statut lui est rarement accordé pour les bonnes raisons. Les quelques pages consacrées à la bureaucratie ne méritent pas, à mon sens, de marquer autant les mémoires. L'énumération répétitive des caractéristiques de la société rationnelle-légale finit par ressembler à une formule incantatoire. La soi-disant exclusion des valeurs aussi.

Beaucoup plus importante pour l'avenir est la méthode wébérienne. La tentative de saisir le *sens* de l'action a, plus que jamais, un but pratique et non théorique. La revendication de transparence dans les débats d'aujourd'hui passe par une meilleure compréhension du sens des décisions, même et surtout issues d'expertises scientifiques. Cette revendication n'a rien d'impensable; elle est déjà articulée, notamment dans le contexte de problèmes techniques, comme le nucléaire par exemple. Elle repose, entre autres, sur une meilleure connaissance des mécanismes qui font et défont les rationalisations. En quoi les intuitions de l'auteur allemand n'ont pas encore révélé tout leur potentiel.